

J'ai vu...

UNIVERSITY OF
documental
International
copyright



MGR MARBEAU

MGR CHESNELONG

MGR GIBIER

Quittent la cathédrale pour aller bénir les tombes
des soldats morts dans la bataille de la Marne

FOP.47

L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX

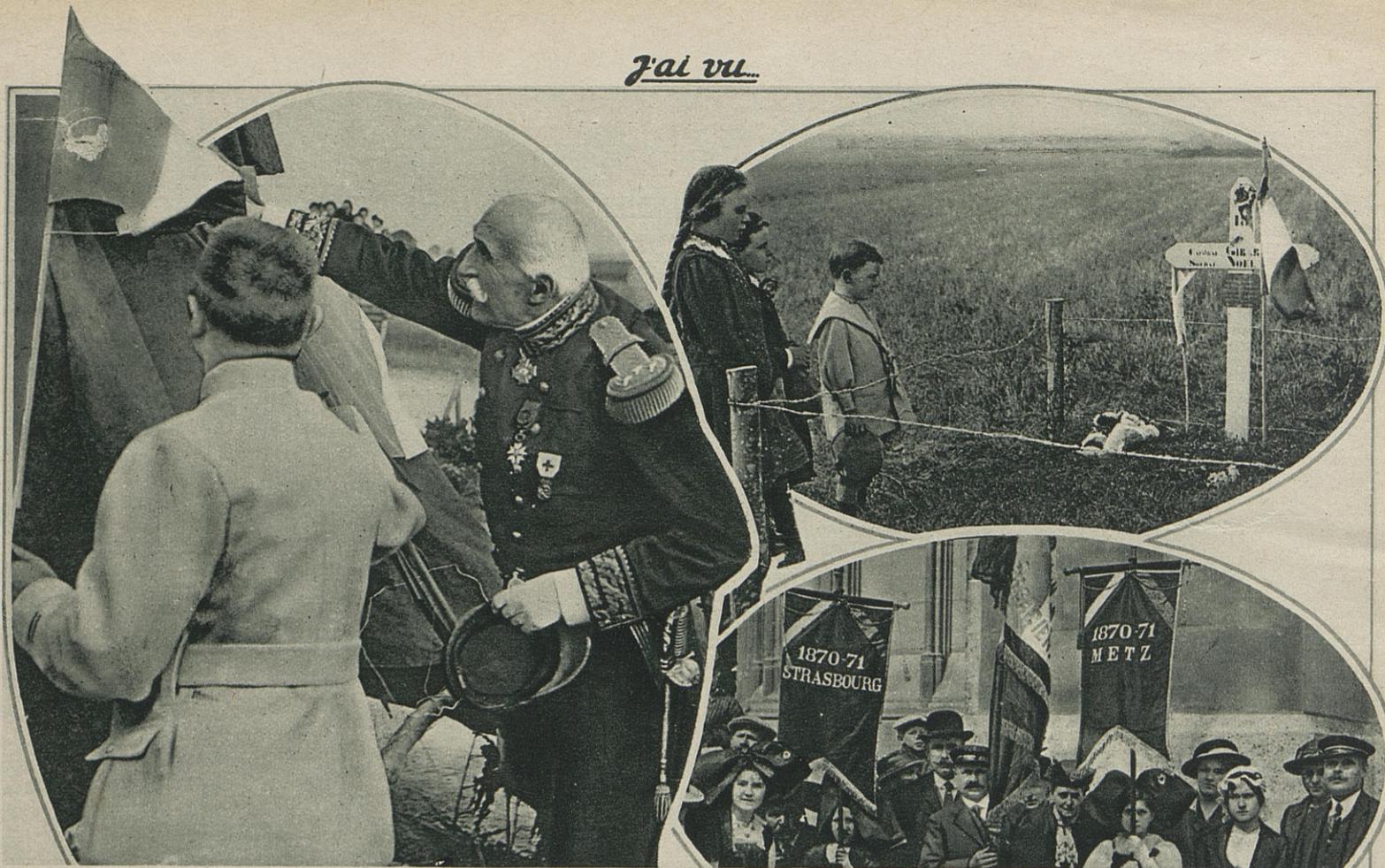


(Cl. Fai vu...)

DANS LA CHAIRE DE BOSSUET, Mgr GIBIER CÉLÈBRE LA GLOIRE DE CEUX QUI SONT MORTS POUR LA PATRIE

C'est la grandiose cathédrale dont les voûtes retentirent jadis de la sublime éloquence de Bossuet, que choisit le haut clergé de France pour commémorer, le dimanche 5 septembre, l'anniversaire de la Victoire de la Marne. La grand'messe d'actions de grâces était présidée par Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, assisté de Mgr Marbeau, ce prélat dont l'héroïsme, aux jours sombres de l'invasion, sauva la ville de Meaux. A l'offertoire, la nef, pavoisée aux couleurs nationales et alliées, amplifia le fracas des tambours et des clairons. Ce fut une

minute d'intense émotion. Puis Mgr Gibier, évêque de Versailles, monta en chaire, et, face à la statue de Saint Georges terrassant le dragon, prononça de vibrantes et nobles paroles. Il retraça les phases de la grande bataille, et, dans une magnifique péroraison, rendit hommage aux morts pour la Patrie, à tous ces défenseurs de la terre maternelle et qui reposent maintenant en Elle. L'après-midi, Mgr Gibier, à la tête d'un véritable pèlerinage, alla porter, à Barcy, Chambry et Villeroy, sur les restes de ces héros, la bénédiction épiscopale.



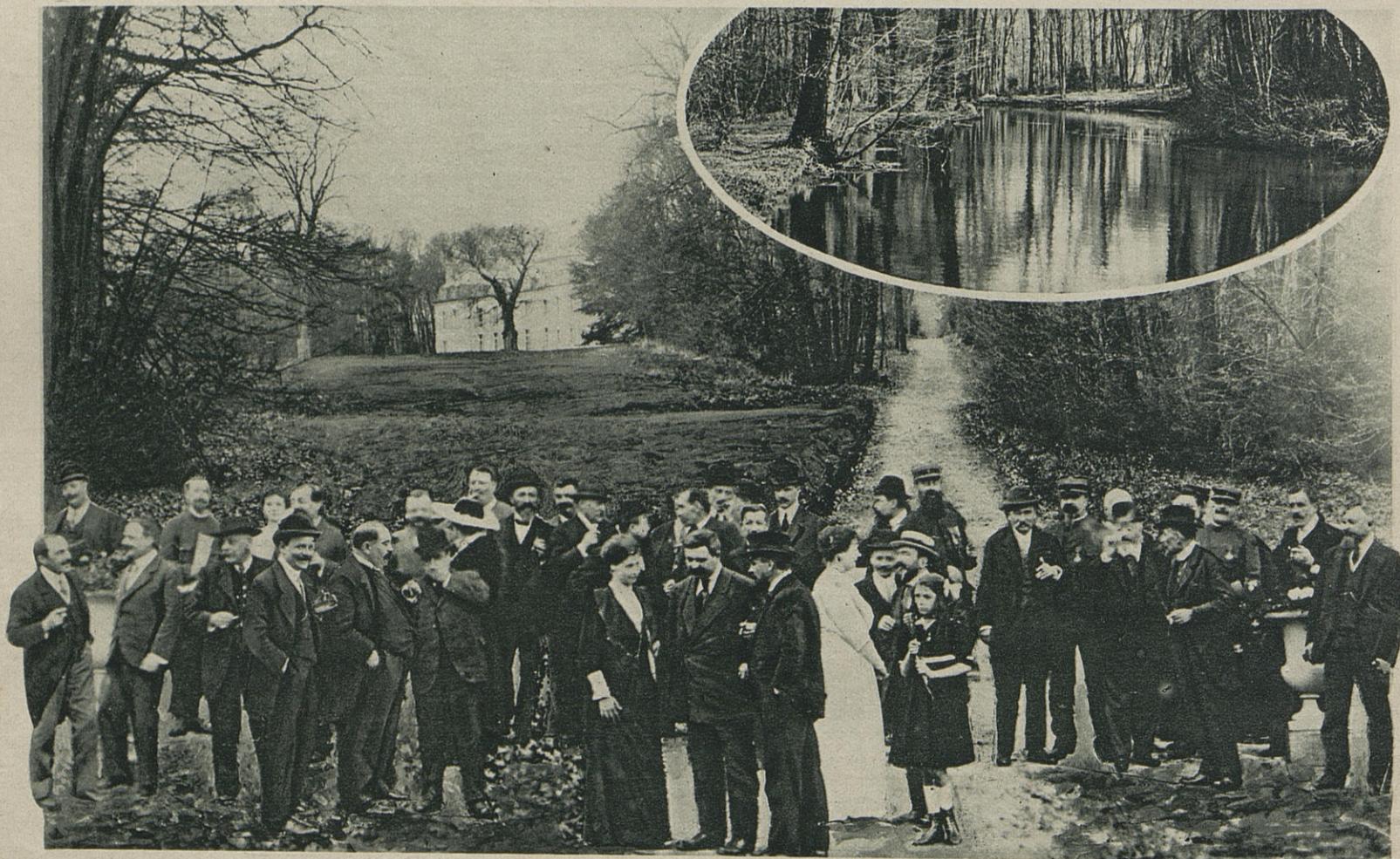
Le général Michal plante un drapeau sur une tombe dans le cimetière improvisé de Barcy.

(En haut) : Enfants devant la tombe de leur père.
(En bas) : Délégation d'Alsaciens-Lorrains.

LE PÈLERINAGE AUX TOMBES DES HÉROS DE LA MARNE

A l'issue de la solennité religieuse qui commémora l'anniversaire du grand recul allemand, le clergé et un nombreux public se rendirent en pèlerinage à Barcy, Chambry, Neufmoutiers, Pinchard,

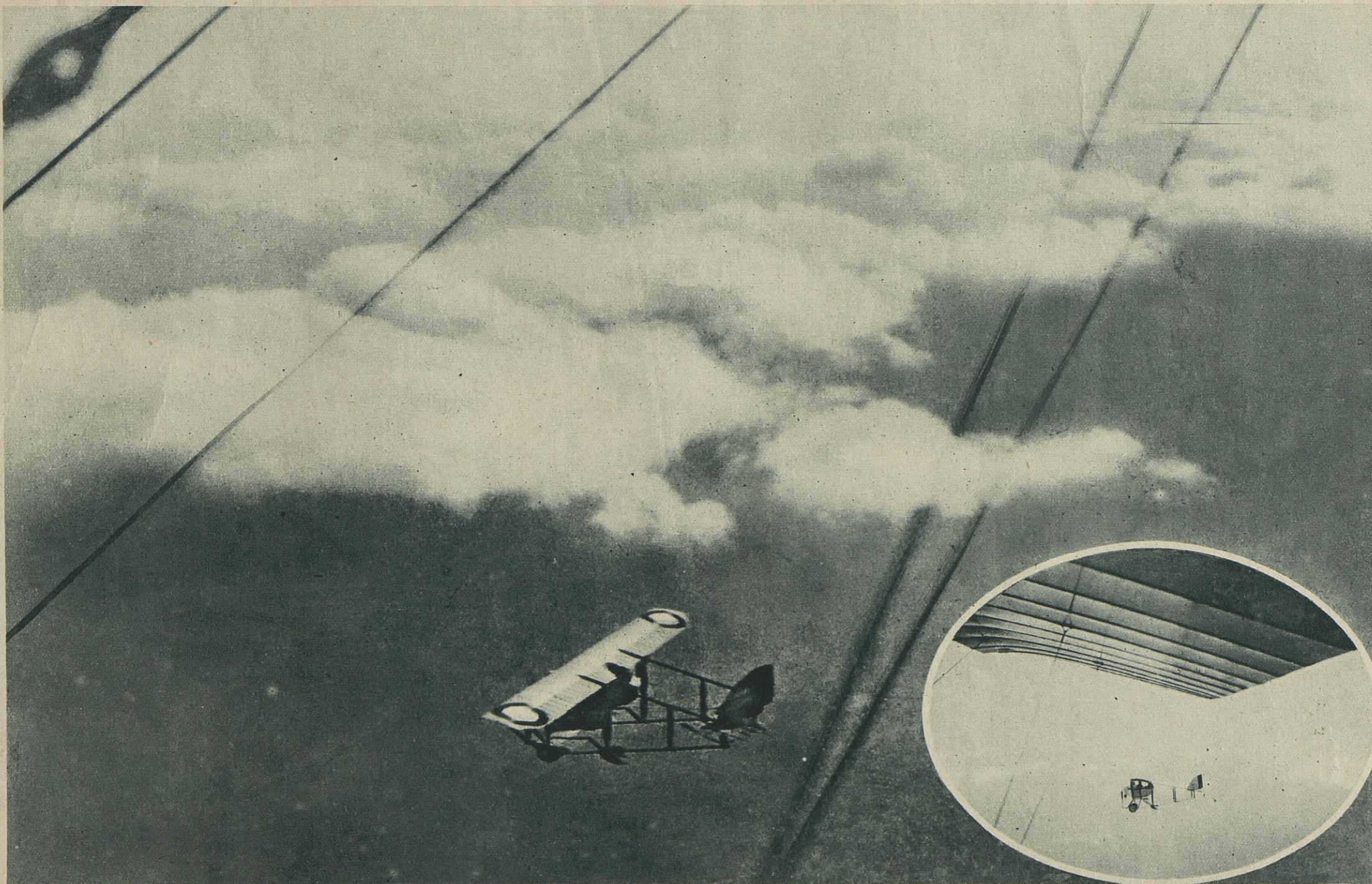
Villeroy, où gisent surtout les sépultures des soldats tombés pendant la bataille de la Marne. Le cortège était précédé d'Alsaciennes et de Lorrains en costumes, portant les bannières de Metz et de Strasbourg.



A L'INAUGURATION DE LA MAISON DE CONVALESCENCE DES HALLES CENTRALES DE PARIS

Situé dans la vallée de Chevreuse, célèbre par la beauté de ses sites, le château de Villebon vient d'être mis à la disposition des blessés militaires par le D^r Charles Bonnet. C'est le syndicat des mandataires aux halles qui s'est chargé de l'entretien des blessés. Ils pourront reprendre, sous les ombrages d'un parc unique, des forces pour les prochains combats. L'inauguration de la nouvelle maison

fut l'occasion d'une réunion intime et charmante. Y assistaient, reçus par le D^r Charles Bonnet et M. Georges Delavenne : MM. Bouat, Dayne, Labattut-Verdaud, Berger, Perrand, Bouchereau, Messin, Charles Chaumet, ancien ministre, Molle, Lagresille, d'Aurier de Piessac, le Ct Flagollet, Sarran, Maurice Quentin, Valentin, le Ct Bonvallot, Delay, Léon Chauvin, de Gouy, Charles Brun, la princesse Marischkine, Mmes Charles Bonnet, Chatel, Duquesne, Dastou, etc., etc.



**SOUS LA MER DE NUAGES, UN AVION, SOUS LA GARDE D'UN AUTRE AVION
D'OU IL EST PHOTOGRAPHIÉ, BOMBARDE UNE BATTERIE ALLEMANDE**

Comme le montre la petite photographie inscrite en ovale à droite et en bas de la page, l'avion qui, dans les nuages, bombarde une batterie ennemie, a été photographié par le pilote de l'aéroplane qui surveillait son travail, prêt à donner la chasse

aux appareils ennemis qui surgiraient à l'horizon. La netteté du document témoigne d'un beau sang-froid de la part de l'opérateur, surtout si l'on veut bien considérer qu'en ce même endroit, précisément l'avant-veille, un de nos pilotes avait été grièvement blessé.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite)

Quant aux Serbes eux-mêmes, ils ne pouvaient désormais plus oublier que l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine enlevait à leurs frères de race tout espoir de retour à leur mère-patrie. L'héroïque résignation et l'inlassable patience de la Russie préservèrent alors l'Europe d'une catastrophe. Néanmoins, la Ligue balkanique devait sortir de la déconvenue de la Serbie. Celle-ci pardonna aux Bulgares l'atteinte portée jadis à l'honneur de son armée et, d'accord avec ses anciens adversaires et les Grecs, elle triompha de la Turquie dans la première guerre balkanique.

L'Allemagne et surtout l'Autriche furent quelque peu surprises de voir les Ottomans succomber dans la lutte contre les trois petits États. Immédiatement après la conclusion du traité qui faisait perdre au sultan la Macédoine et la Thrace, les deux empires du centre reprirent le jeu serré de leurs intrigues. La délimitation des nouvelles frontières serbo-bulgares leur en fournit le prétexte. En vain, la Russie s'efforça d'amener une entente entre les deux peuples balkaniques : au moment même où les alliés de la veille semblaient disposés, pour régler leur différend, à accepter l'arbitrage du gouvernement moscovite, l'Autriche poussa la Bulgarie à envahir le territoire serbe et provoqua ainsi la seconde guerre des Balkans, celle dont les Bulgares, battus par les Serbes, les Grecs et les Roumains, devaient sortir aigris, désespérés, prêts à devenir, par rancune, les soldats du Habsbourg en Orient. Phénomène curieux, si les Bulgares reprochaient aux Serbes d'avoir conquis la Macédoine, ils ne semblaient nullement en vouloir aux Turcs de leur avoir repris, à la faveur des événements, la Thrace et Andrinople, tant il est vrai que l'Autriche avait su complètement les dominer.

LE CONFLIT. Les empires du centre devaient d'ailleurs bientôt trouver un nouveau motif d'humilier la Serbie victorieuse. L'attentat imbécile de Sarajevo leur permit en effet d'intervenir à nouveau. On ne saurait trop le répéter, la Serbie et ses conseillers firent en cette occasion preuve d'une sagesse que d'aucuns trouvèrent excessive. Quand l'Autriche lui envoya, l'an dernier, la note comminatoire que chacun connaît, le roi Pierre accepta l'humiliation qu'on lui imposait. Bien que son gouvernement ne fût en aucune manière responsable de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, il se soumit aux exigences draconiennes du Ballplatz, se bornant à soulever des objections sur le contrôle autrichien de la police serbe, qui comportait une atteinte directe à ses droits de souveraineté. Tout en condamnant la politique brutalement agressive du gouvernement autrichien, les puissances de la Triple-Entente avaient vivement engagé le ministère de Belgrade à se montrer accommodant. Mais rien ne pouvait plus désarmer un ennemi décidé à écraser ceux qui ne voulaient pas accepter son entière domination.

La preuve est faite maintenant que l'Allemagne, parfaitement au courant des intentions de l'Autriche, avait complètement approuvé la note impérieuse du comte Berchtold, comme il est établi que ce fut le chancelier allemand qui s'opposa à tout arrangement à l'amiable, quand l'Autriche, inquiète de l'intervention de la Russie,

sembla disposée à soumettre le différend à un arbitrage. Et voilà comment, du conflit austro-serbe, devait sortir la grande guerre européenne, d'où l'Allemagne pensait sortir maîtresse du monde.

Ils pensaient ne faire qu'une bouchée de la Serbie, les deux grands empires. Or, aujourd'hui, après un an de guerre, les soldats du roi Pierre sont encore là, debout, fiers, défiant leurs adversaires félons. Comment raconter la merveilleuse épopée de cette armée ou plutôt de ce peuple en armes, que trois guerres longues et cruelles n'ont pas abattu, et qui, aux yeux de l'univers étonné, donne le spectacle d'une aussi calme, d'une aussi triomphante énergie? Belgrade a connu les horreurs d'un interminable bombardement, mais de nouveau le drapeau serbe flotte fièrement aujourd'hui sur ses remparts démolis. Les Autrichiens, qui espéraient ne faire qu'une promenade militaire dans un pays qu'ils dédaignaient autant qu'ils le convoitaient, ont connu la honte de la plus effroyable défaite. Jamais le droit outrageusement piétiné ne connut pareille revanche. Jamais la loi du plus fort ne fut déchirée avec un si joyeux entrain. Une fois de plus David a vaincu Goliath. Pesamment, les Germains traitaient les Serbes de « marchands de pièges à rats ». Or, ce ne sont pas de pauvres rongeurs, mais 60 000 soldats autrichiens que les Serbes ont pris dans leurs pièges et détiennent dans leurs camps de concentration.

Quelle sera la récompense de tant d'héroïsme? Que veulent les Serbes comme prix de leur victoire et en quoi leurs revendications sont-elles légitimes et devront-elles être sanctionnées par les vainqueurs des deux empires germaniques?

C'est ce que nous allons examiner.

SERBES ET BULGARES. La guerre de 1913 a donné à la Serbie la Macédoine, mais l'Autriche, en créant le royaume d'opérette de l'Albanie, a empêché le gouvernement du roi Pierre d'avoir le débouché tant convoité sur l'Adriatique. Les Serbes n'ont donc eu d'autre ressource, pour écouler leurs produits, que de passer avec la Grèce un accord qui leur permettait d'user en franchise d'une partie des docks de Salonique. D'un autre côté, il se trouve que la conquête de la Macédoine, dont la population est en partie bulgare, a créé des difficultés presque insurmontables pour le rétablissement de la Ligue des États balkaniques. Les Bulgares continuent à revendiquer, sinon Kumanovo, Uskub et Dibra, du moins Monastir, Vélès et Kotchana, occupés par les Serbes, comme ils exigent que les Grecs leur cèdent Sérès et le port de Cavalla.

Le morceau est un peu gros. La Serbie, victorieuse dans trois guerres successives, est invitée, après avoir augmenté son territoire d'un tiers, à en sacrifier pour le moins le sixième à un rival qui, pour mieux la dépouiller, s'était pour un temps allié à ses pires ennemis.

Il est vrai que les Serbes trouveraient de larges compensations en Autriche. La Bosnie et l'Herzégovine ont une population très dense et très riche. De plus la Croatie, dont les frontières ethniques sont mal définies, se prêterait également à de sérieuses compensations.

Les Croates, en très grande majorité catholiques, ne marquent pas un ardent désir de devenir serbes, mais la communauté

de race pourrait facilement écarter les difficultés confessionnelles, d'autant plus que la Serbie, pour s'affranchir du joug autrichien, a déjà signé un concordat séparé avec le Saint-Siège.

Aussi les hommes d'État de Belgrade ne seraient-ils pas éloignés de faire à la Bulgarie les plus larges concessions si la Grèce, beaucoup plus rétive, ne se refusait pas à les compléter. Or, la Grèce et la Serbie sont alliées et elles se sont garanti mutuellement la possession des territoires conquis en commun.

On ne saurait trop admirer le sens politique du roi Pierre et de ses conseillers. Ceux-ci savent que la Ligue balkanique reconstituée sera seule en état d'élever une barrière infranchissable devant les ambitions germaniques. Sans doute l'armée serbe a pu, à elle seule (et cela restera son immortel titre de gloire) résister triomphalement à la poussée autrichienne. Mais la guerre et les épidémies qui en ont été la suite ont exercé leurs ravages dans les rangs de la vaillante petite armée et si, de complicité avec les Bulgares, les Austro-Allemands, concentrant leurs troupes devant Belgrade, essayaient de faire une percée à travers la presqu'île balkanique pour donner la main aux Turcs, qui sait si les Serbes affaiblis seraient encore en état d'arrêter de si puissants ennemis?

M. Pachitch ne serait donc pas éloigné de faire la part du feu. Placé devant l'alternative d'un écrasement qui sanctionnerait la servitude de son pays et la possibilité, en consentant une rectification de frontières à l'est, de trouver à l'ouest et au sud de larges dédommagements, il accepterait peut-être de s'entendre avec la Bulgarie, à la condition que le ministère grec se montrât aussi accommodant que lui.

Les puissances de la Quadruple-Entente s'emploient activement à provoquer un accord avec les États balkaniques. A la Serbie elles sont prêtes à garantir des compensations sérieuses. Les ports du nord de l'Albanie et de la côte dalmate ont pour les Serbes une importance capitale et leur possession leur ferait oublier l'abandon de Monastir. L'Italie se montrera certainement accommodante, si le gouvernement du roi Pierre facilite les négociations avec la Bulgarie.

LES EXIGENCES ROUMAINES. Une autre difficulté a malheureusement surgi dernièrement et compliqué la tâche des négociateurs.

Le Banat de Temesvar semblait rentrer dans la future sphère d'influence de la Serbie. Comme il s'étend presque jusqu'aux portes de Belgrade et que, du moins dans la partie méridionale, il est en grande partie habité par des Serbes-Croates, M. Pachitch le revendiquerait âprement tant pour des raisons ethniques que pour des motifs de défense nationale.

Or, il se trouve que la Roumanie exige que le Banat tout entier lui soit remis après la victoire des alliés, et elle aussi croit être autorisée à faire valoir des droits historiques et raciques.

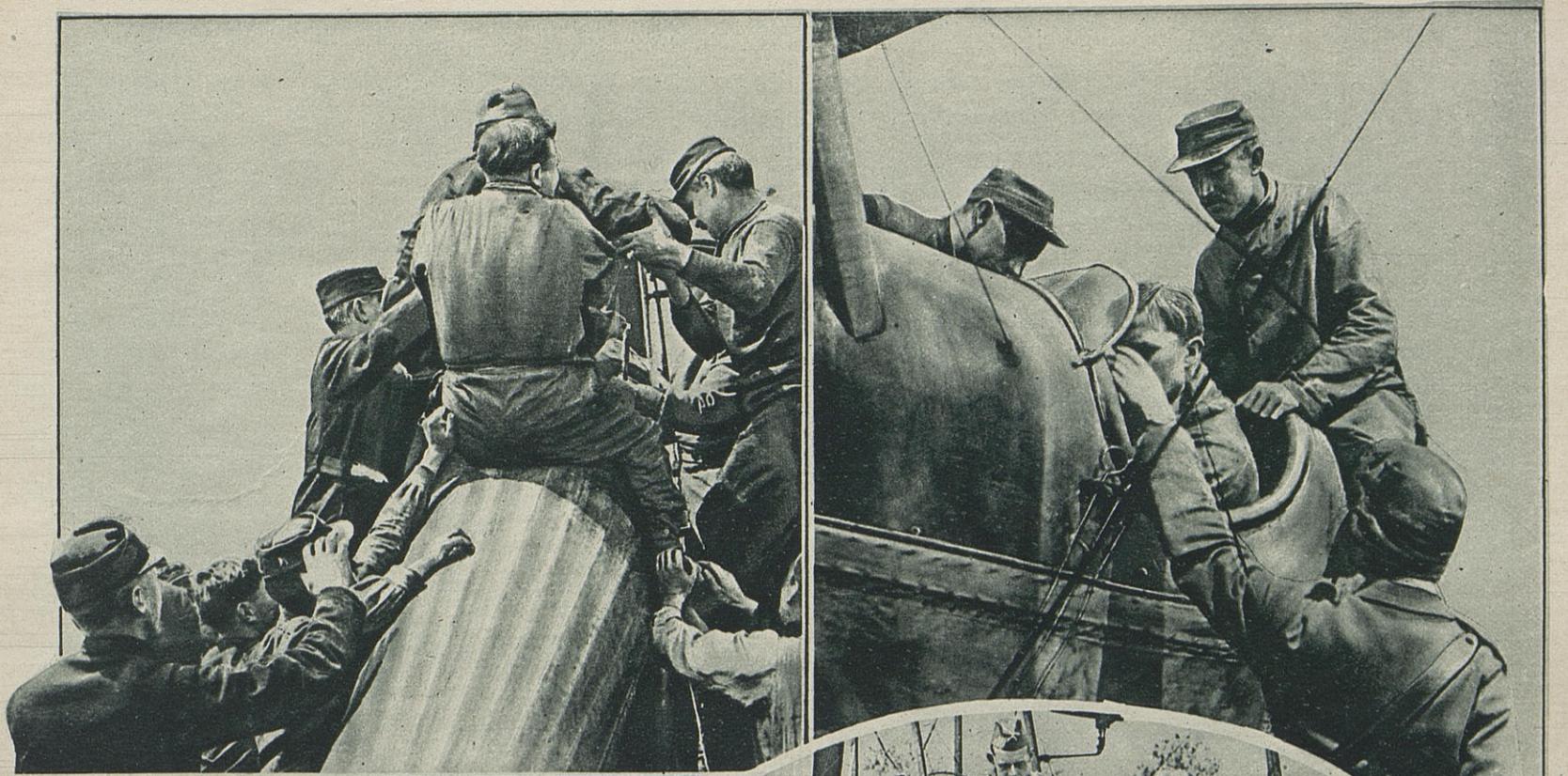
E. WETTERLÉ.

(A suivre.)

NOTRE NUMÉRO RÉTROSPECTIF. — Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un *numéro rétrospectif* relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajevo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de un franc.

(1) Voir les numéros 20 et suivants.



A l'atterrissage : On sort le C^o Riddell hors de son siège.

LA MORT HÉROÏQUE DE L'AVIATEUR ANGLAIS RIDDELL

La semaine dernière est mort à l'hôpital de la Panne le capitaine anglais Riddell qui le 31 juillet, en effectuant une reconnaissance, fut atteint par des éclats d'obus qui lui brisèrent la jambe droite. Terrassé par la douleur, l'aviateur s'évanouit tandis que l'avion, privé de son guide, descendait à une vitesse vertigineuse vers le sol. L'officier observateur se croyait déjà perdu, lorsque soudain il vit son héroïque camarade, dans un effort désespéré, saisir sa direction, et piquer vers les lignes alliées, où il ramena l'appareil indemne.



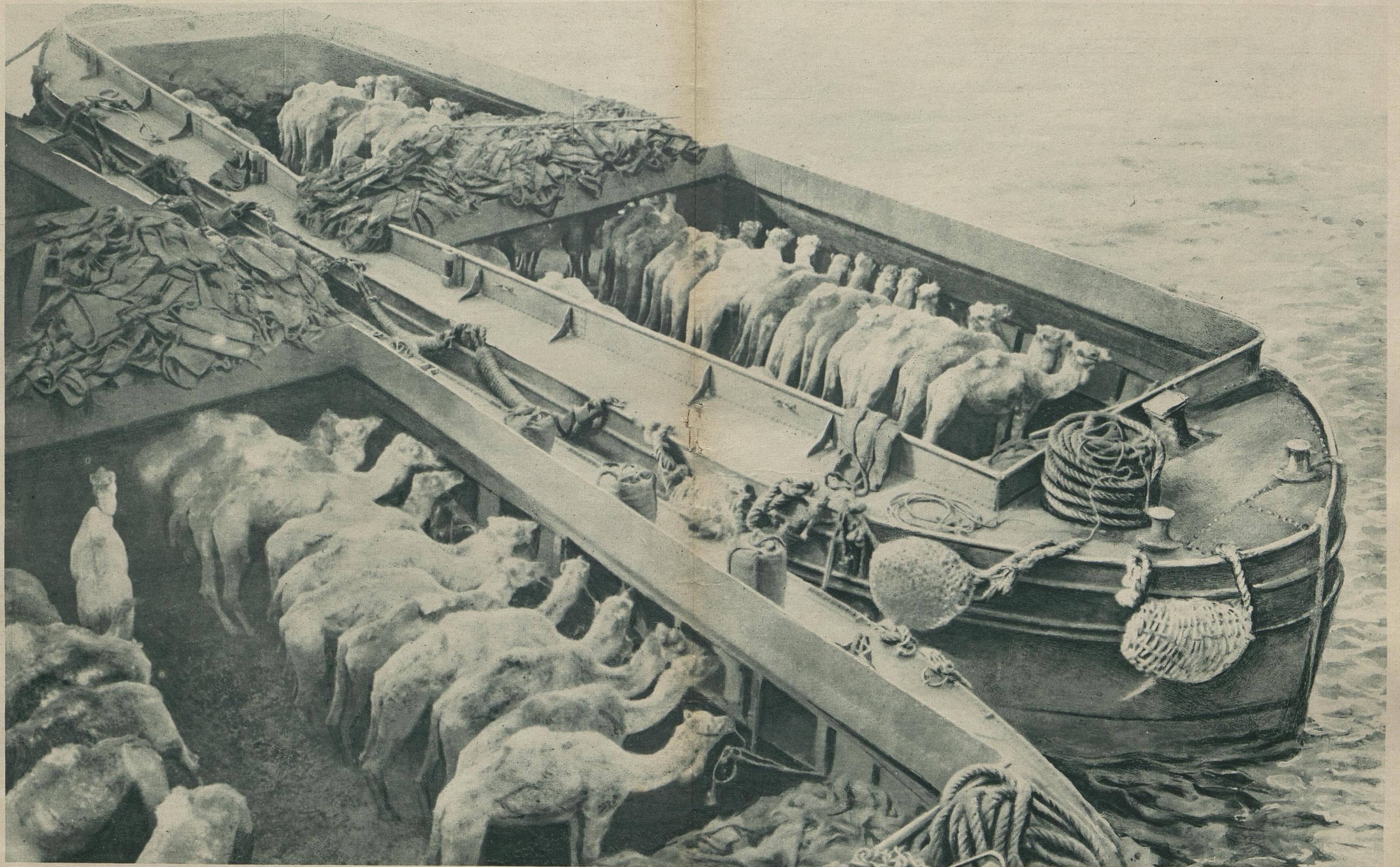
En bas : A l'atterrissage, on soutient la jambe du blessé.



UNE SÉANCE HISTORIQUE : L'OUVERTURE DU NOUVEAU PARLEMENT GREC A ATHÈNES

Le 16 août fut pour la Grèce une date historique : après avoir été longtemps retardée par le cabinet Gounaris, hostile à l'intervention aux côtés de la Quadruple-Entente, l'ouverture du Parlement nouvellement élu eut lieu. A une très forte majorité

M. Zavitzianos, candidat vénizéliste, fut élu président de la Chambre, et quelques jours après M. Vénizélos reprenait le pouvoir. Voici la séance d'ouverture présidée par l'évêque d'Athènes. Au premier rang, les membres du cabinet Gounaris.



LES CHAMEAUX, A BORD DES BARCASSES

C'est une véritable croisade qu'entreprend notre corps de débarquement des Dardanelles, pour amener à la civilisation d'Occident les infidèles englués dans la kultur; il faut donc

adapter, comme aux temps lointains des guerres saintes, les moyens de conquête aux ressources et au climat de ces pays étranges. Le pittoresque ambiant fait de cette longue randonnée une expé-

ÉGYPTIENNES, VOGUENT VERS LES DARDANELLES

dition quasi fabuleuse. Voici, par exemple, alignés dans des barcasses égyptiennes, une série de ces animaux bibliques s'en venant, du désert des Pharaons, porter, sur leur échine bossue,

à travers les sables de Gallipoli, les munitions et les vivres qui vont aider au succès des Alliés. L'arche de Noé au XX^e siècle, voilà une vision peu banale que nos lecteurs verront avec intérêt.



(Photographie de notre correspondant particulier.)

Sur les bords jadis riants de la petite rivière qui coulait paisiblement entre les allées des hauts peupliers, on s'est furieusement battu et on se bat encore avec rage. Tous les jours, sur

UN ENDROIT TRAGIQUE : LES

chaque rive, où nos troupes et les Allemands sont face à face, c'est l'incessante fusillade. Du côté des sacs sont les tranchées françaises. C'est précisément là que les Allemands ont fait leur premier



BORDS DE L'YSER A BOESINGHE

usage de gaz asphyxiants. Protégés par leurs émanations mortelles, ils franchirent le fleuve pour occuper nos positions. Contre-attaqués et chassés dans la maison en ruines, à gauche, dont les

murs ébréchés furent témoins de tant d'agonies, ils jetèrent dans la petite rivière des barriques de pétrole et mirent le feu à l'Yser. Quantité de malheureux soldats périrent dans cette eau embrasée.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS ⁽¹⁾

La guerre de tranchées commence à devenir longue. Voilà un mois que nous piétons devant les mêmes positions de Reims, de Nogent-l'Abbesse, de Brimont et de Souain; on nous dit que la gauche française, pour ne pas être débordée ou fixée par l'ennemi, cherche à s'étendre vers le nord au delà de Noyon, Saint-Quentin, Lens, Lille... Cet allongement démesuré de la ligne de bataille semble anormal. Certains disent que la ligne se prolongera peut-être jusqu'à la mer, jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, jusqu'à Anvers, qui tient toujours héroïquement.

Mais toutes nos idées tactiques de l'Ecole de guerre sont en déroute, et ce front qui s'allonge démesurément, sans pouvoir faire pression sur l'adversaire, nous semble une anomalie militaire.

En tout cas il y a un déplacement considérable de forces militaires vers le nord; on sent que le point sensible de la bataille n'est plus Reims et les plaines de Champagne, mais la vallée de l'Oise et les plateaux de Picardie.

Déjà des régiments passent toutes les nuits, rétrogradant de Souain vers Châlons pour s'embarquer. Ces mouvements se font de nuit à cause des avions, et dans le brouillard d'octobre, à la lueur des premières lumières de Châlons, on voit passer ou plutôt on perçoit confusément dans l'ombre, les unités, l'infanterie silencieuse, l'artillerie avec son bruit de ferraille, la cavalerie avec le cliquetis de ses sabres et la résonance des sabots des chevaux.

Nos escadrilles, depuis deux ou trois jours, ont été rappelées de Reims et sont concentrées en arrière autour de Châlons, dans les terrains dénudés qui entourent la ville, prêtes à prendre leur essor vers d'autres formations.

Depuis un mois notre noyau d'escadrilles s'est grossi d'unités nouvelles: chacune a sa spécialité: les unes se consacrent au bombardement, les autres à la chasse aux avions boches, les troisièmes aux reconnaissances d'armée et réglages de tir d'artillerie; de plus en plus nous devenons une petite flotte curieuse, force redoutable avec laquelle les avions allemands commencent à compter.

Aussi les incursions des taubes sont-elles de plus en plus rares, et nos camarades les fantassins ne cessent de nous dire, avec la face épanouie:

« Ah! maintenant ce n'est plus comme au commencement d'août et de septembre. On ne voyait jamais d'avions français! »

Evidemment, puisque c'était une guerre de mouvement et qu'il était logique de n'apercevoir que les avions boches au-dessus de soi tandis que les Français travaillaient à leur tour au-dessus des formations allemandes.

Depuis trois jours, Châlons-sur-Marne regorge de troupes: la ville est encore plus animée que de coutume. Le flot des militaires monte et descend le long de la rue de Marne, flot bigarré où tous les uniformes se rencontrent, se coudoient, débordant du trottoir, dans la rue, pendant que les voitures de réquisition, les fourragères, les autos militaires se frayent péniblement un passage et que les gendarmes à cheval essayent de canaliser la foule.

La gare de Châlons est le centre vital de la ville: les Boches n'ont pas eu le temps

de l'incendier; elle est restée intacte et, dès le retour offensif des Français, elle a servi comme grande gare de ravitaillement des trois importantes armées qui opèrent en avant de la Marne, l'armée Franchet d'Esperey, l'armée Foch et l'armée Langle de Cary.

D'ailleurs, en ville tout est resté intact: la retraite des Allemands fut si précipitée qu'ils n'ont pas eu le temps de piller ou de détruire.

Une heure à peine a séparé le départ du dernier Allemand de l'arrivée du premier chasseur français.

Dans quelques garages des automobiles allemandes ont été retrouvées, abandonnées en pleine réparation par leurs chauffeurs; dans quelques caves on a retrouvé des soldats boches qui s'étaient cachés et qui avaient fini à peine d'être désaoulés.

D'ailleurs le conseil de guerre de Châlons regorge de clients. Presque tous des trainards allemands surpris en train de piller et auxquels on a donné la chasse comme à des bêtes fauves à travers les marais de Saint-Gond.

L'autre jour ce sont deux vagabonds qui ont traversé toutes les rues de Châlons entre deux gendarmes. Après enquête on s'est trouvé devant deux officiers de la garde prussienne, qui depuis un mois, depuis la bataille de La Fère-Champenoise, erraient, en essayant de se cacher et de se nourrir en pillant à droite et à gauche dans les fermes.

Ah! ils n'avaient rien d'arrogant, ces deux officiers de la garde, rien de l'attitude hautaine de certains junkers faits prisonniers au début de septembre. Ils sont d'ailleurs un peu hébétés par la vie qu'ils ont menée et aussi par le souvenir de la bataille de La Fère-Champenoise. A l'interrogatoire ils sont muets, mais leur impression se résume de force toujours par le même mot: « La Fère-Champenoise, Schierklich. »

Nos escadrilles ont reçu l'ordre de partir pour une destination inconnue mais direction le Nord, le Pas-de-Calais. La gauche française veut essayer de gagner Lille et de là de déborder la droite allemande par la Belgique. C'est la réponse au plan d'enveloppement allemand du mois d'août.

Cette idée de quitter ce coin de Champagne où nous piétons depuis un mois nous met en joie.

A nouveau nous voici sur les routes. Les observateurs des escadrilles n'ont pas eu le privilège de faire la route par la voie des airs; ce sont les premiers mécaniciens d'avions à qui cette faveur a été réservée.

C'est juste: il faut bien récompenser de temps en temps cette race admirable des mécaniciens d'avions, dont le dévouement obscur, anonyme, est souvent le premier auxiliaire de la gloire du pilote.

C'est lui, le premier mécanicien, qui a la responsabilité du moteur, qui le soigne avec amour, l'ausculte, en écoute les vibrations, en compte les pulsations avant le départ du sol.

Comme on l'a dit fort justement, le moteur, c'est le cœur de l'avion. Le premier mécanicien en est le docteur.

La route de Reims vers Soissons, Amiens, est balayée à certains endroits par les obus. Une voiture légère à toute vitesse peut courir la chance de passer.

Mais nos convois de voitures seraient réperés et marmités. Aussi a-t-il fallu faire un détour et prendre la vallée de la Marne jusqu'à Château-Thierry.

10 octobre.

Château-Thierry. La petite ville, coquette-ment bâtie sur les bords de la rivière, s'est réveillée un matin envahie par les Boches. Le combat, au moment de la bataille de la Marne, a été opiniâtre. Sur les façades des quais, partout des trous d'obus.

Une des chambres de l'hôtel de l'Eléphant a été traversée de biais par un projectile: l'entrée est petite, ronde, proprement découpée.

On dit que c'est du travail de nos 75 au moment de la poussée française et de la retraite allemande.

Vu, entre Château-Thierry et Senlis, les premières troupes anglaises. Elles aussi remontent vers le nord pour se concentrer dans la région de la Lys et l'Yser.

Les convois de voitures sont rangés le long des routes, voitures couleur kaki comme l'uniforme. Les sentinelles correctement habillées rendent l'honneur, la crosse du rifle contre le talon, tandis que les autres « Tommy » procèdent à leur toilette et se rasent sur le bord de la route.

Dépassé une division de cavalerie anglaise. Beaux chevaux bien toilettés et bien harnachés. Cuirs jaunes élégants et sobres, impression de cavaliers bien en selle, dégagés, la jambe bien descendue. Détail amusant: tous les hommes portent la jambière et, dans la jambière, la cuillère et la fourchette sont enfoncées sur le côté extérieur de la jambe.

Est-ce réglementaire ou fantaisie pratique du cavalier?

Et tandis que la division de cavalerie s'éloigne à travers champs, ondulante en souplesse à travers les chaumes et les petits mouvements du terrain, son artillerie et ses convois suivent la route.

Voitures à chevaux, camions automobiles s'étendent à perte de vue en longue file. Pendant des kilomètres, nous n'allons rencontrer que les convois de la division de cavalerie anglaise.

Aujourd'hui stationnement à R....

Sur la grande plaine d'Artois le parc d'aviation, les tracteurs des escadrilles sont venus se ranger. Un à un les avions atterrissent et s'alignent devant leurs tracteurs.

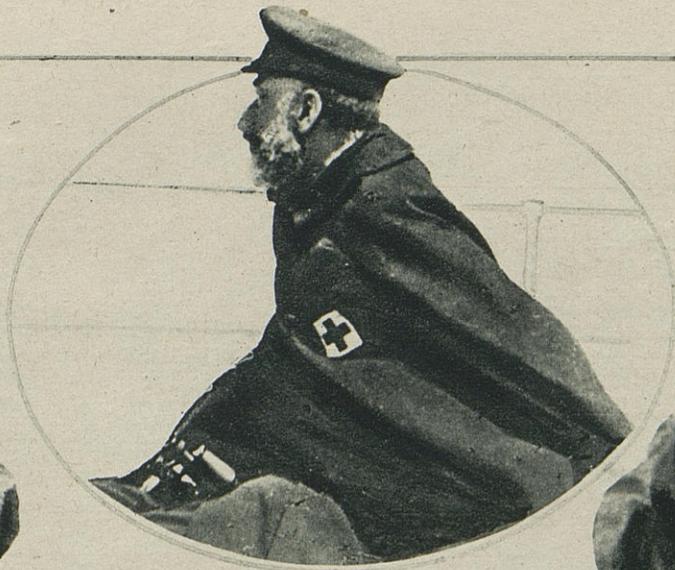
Dès que l'avion a touché le sol et continue à rouler, les sapeurs se précipitent à sa rencontre, s'accrochent au bout de l'aile pour le diriger, tandis que le premier mécanicien monte sur le ski d'avant et interroge le pilote emmitoufflé dans ses cache-nez et chandails.

(A suivre.)

ABONNEMENTS DE SAISON. — Outre les abonnements ordinaires (France, un an: 12 francs; six mois: 6 fr. 50. Etranger, un an: 20 francs; six mois: 11 francs), nous consentons des abonnements mensuels: 1 fr. 50; bi-mensuels: 2 fr. 50; trimestriels: 3 fr. 75, contre envoi d'un mandat-poste adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

70.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 70.000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quelle somme tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

(1) Voir les numéros 15 et suivants.



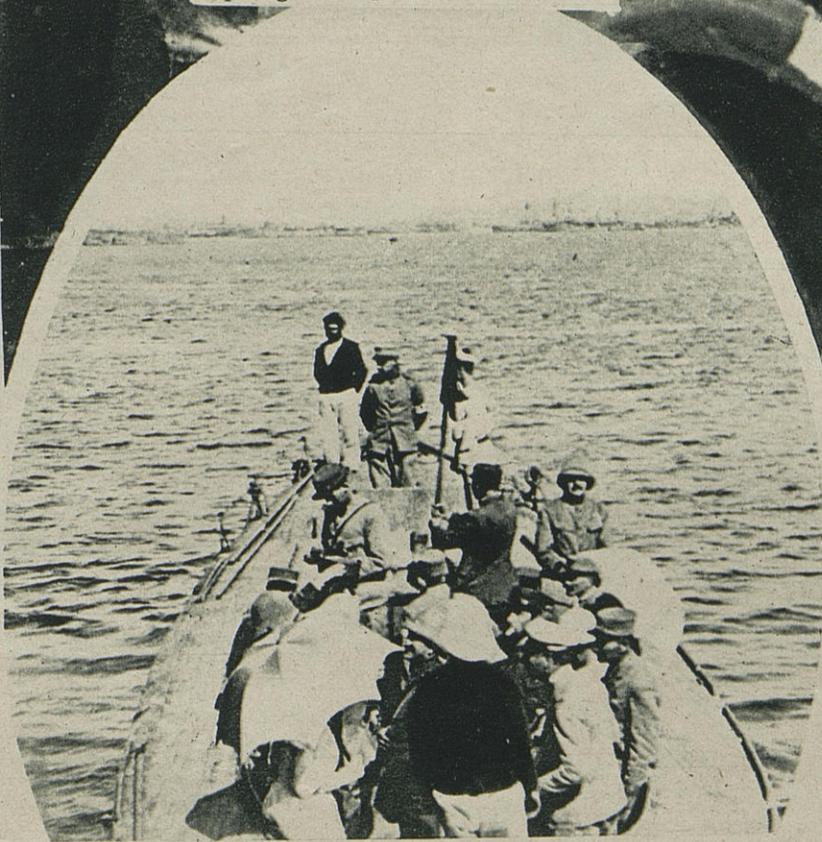
Le comte de Harcourt, délégué de la Société de secours aux blessés militaires à bord du " Charles Roux ", va prodiguer des soins à nos blessés d'Extrême-Orient.



Deux instantanés du général Bailloud sur la route de Krithia. La cagoule qu'il porte ici est simplement dessinée à le protéger de la poussière du chemin.



Le capitaine C commandant en chef de l'aviation aux Dardanelles.



LE GÉNÉRAL BAILLOUD ET SON ÉTAT-MAJOR A BORD D'UNE BARCASSE ÉGYPTIENNE



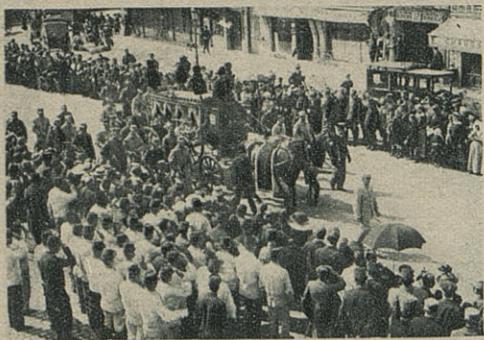
Le lieutenant-colonel F commandant en chef de l'île Ténédos.

CHOSSES ET GENS DES DARDANELLES

En attendant l'arrivée du général Sarrail, le général Bailloud a pris le commandement de nos forces en Extrême-Orient. Son action a été des plus fécondes. En accord avec les forces

alliées, les troupes sous ses ordres ont partout repoussé l'effort des Turcs et se préparent à une offensive qui aura raison des troupes ottomanes massées dans la région d'Atchi-Baha.

EN MARGE DE LA GUERRE



Aux obsèques de Pégoud : Les obsèques du lieutenant aviateur Pégoud, qui avait abattu à lui seul six aviatiks, ont été célébrées à Belfort le 3 septembre.



Le C^o Féquant, aviateur de la 1^{re} heure. Mort au champ d'honneur.



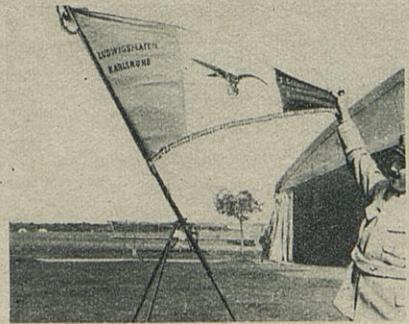
Le c^o La Raviateur. Mort au champ d'honneur.



Parmi les couronnes du char funèbre de Pégoud figurait



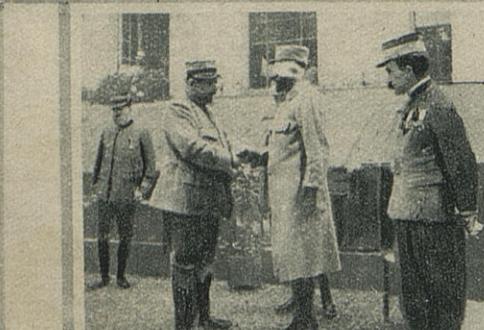
L'ambassadeur d'Italie à Constantinople, le marquis Gadioni à son arrivée à Rome, après la déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie. A côté de lui, sa nièce.



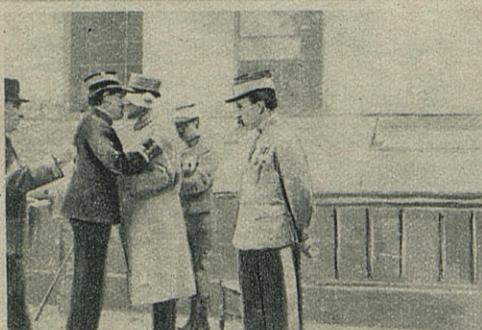
Le fanion du groupe des escadrilles de bombardement à Nancy. Décoré de la croix de guerre après le raid de Ludwigshafen et de Carlsruhe.



M. Millerand, lord Kitchener, le généralissime et le général Foch écoutent, découverts ou la main au képi, la musique du x^e régiment, jouer la « Marseillaise »



Le médecin-chef Chautemps, ancien ministre et sénateur, félicite un blessé qui vient de recevoir la Croix de guerre avec citation à l'ordre du jour.



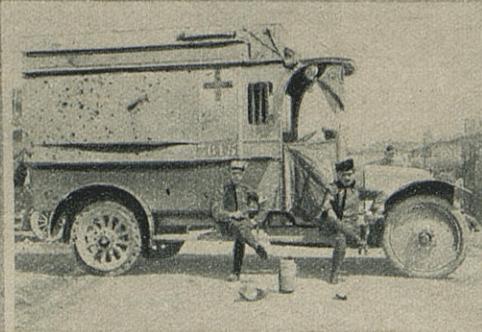
Le médecin-chef Pozzi, l'éminent chirurgien, sénateur de la Dordogne, donne l'accolade à un blessé, après lui avoir remis la Croix de guerre.



Deux prisonniers russes amenés par les Allemands pour aider à la construction de leurs tranchées, s'évadent et sont amenés en arrière où on les reconforte.



Comment nos soldats traitent leurs prisonniers : il est probable que le « poilu » donne non seulement du feu, mais encore qu'il a fourni papier et tabac.



Un document qui témoigne que les automobilistes font aussi leur devoir : La caisse de la voiture fut criblée d'éclats en Argonne, au cours d'un ravitaillement.



S. H. le sultan d'Égypte, ami fidèle de la France, visite souvent à Alexandrie les blessés de l'hôpital Larrey et prend soin personnellement de leur bien-être.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 4 SEPTEMBRE AU 9 SEPTEMBRE

SAMEDI 4. — Sur le front italien, les Autrichiens évacuent quelques tranchées.

DIMANCHE 5. — A Vauquois, nos sapeurs ont fait exploser quelques mines.

LUNDI 6. — Les Russes reculent lentement, défendant pied à pied leur territoire.

— Malgré les assurances formelles de Berlin aux États-Unis, un sous-marin allemand a torpillé sans avertissement, l'*Hesperian*. Un Américain a péri.

MARDI 7. — Nos avions ont bombardé les

casernes de Dieuze et de Morhange.

— Des torpilleurs russes ont poursuivi le croiseur *Hamidieh*, lui causant de graves avaries.

MERCREDI 8. — Le tzar devient généralissime des armées russes.

— Les Allemands s'acharnent contre Riga. — Au Monte-Nero, les Italiens infligent à leurs adversaires de très lourdes pertes.

JEUDI 9. — Cinq avions allemands sur Nancy : quelques victimes.

— Trois zeppelins sur l'Angleterre : 10 morts. — Retour offensif des Russes autour de Grodno.

Demandez partout, le 23 septembre*
la première livraison

**Les Champs de Bataille
de la Marne**

PHOTOGRAPHIÉS EN COULEURS

par GERVAIS-COURTELLEMONT

(Prix : 1 franc)

On s'abonne à l'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.
8, Boulevard des Capucines, PARIS



(Tous droits réservés.)

SOUS LA MITRAILLE A TRAVERS LES FILS BARBELÉS

(Agrandissement d'un instantané pris le 10 août à la crête du L...)

Longtemps, trop longtemps même à leur gré, nos soldats ont attendu le signal de l'assaut, résistant avec peine au désir de se pencher au-dessus des créneaux pour voir éclater les marmites. Une sonnerie de clairon... En avant, les Français bondissent hors de leurs retranchements et courent vers les lignes ennemies. Les voilà sur les fils de fer

barbelés : ceux qui sont devant écartent les mailles. La mitraille et les balles n'empêchent pas les nôtres d'avancer. En avant, tant pis pour qui tombe ! Les autres passent sans voir ; ils se jettent dans les tranchées allemandes. Une clameur salue notre victoire... Et voilà comment fut prise la crête du L... dont les communiqués ont souligné l'importance.

J'ai vu...



LE FLUX ET LE REFLUX RUSSE : ILS SONT PARTIS... POUR REVENIR

Le Tsar vient à peine de prendre le commandement en chef de ses armées que déjà en Pologne et en Courlande l'invasion austro-allemande est arrêtée, et qu'en Galicie la victoire vient enfin couronner ses drapeaux comme aux premiers beaux jours de l'offensive. " La Russie a pour elle, a dit le Kaiser — qui

pour une fois vit juste, — d'être un réservoir inépuisable d'hommes. " Ses armées commencent déjà à s'en rendre compte. Il n'aura pas, il ne peut pas avoir raison des 15 millions de soldats que la Russie peut mettre en ligne. Les Russes peuvent reculer. Ils reviendront..., ils sont déjà revenus.